NOS HEROS D'AFRIQUE

Tayeb, maigre, sec comme un Arabe du désert, agile comme un singe, se hissa silencieusement jusque sur le bord de la tranchée; alors, rampant sur le sol, il s'éloigna dans la direction des mitralileuses. Hors de la tranchée, l'obscurité était moins profonde; il put arriver sans encombre à son but, mit une des mitrailleuses sur son épaule et, sortant du bois, il se dirigea vers les lignes françaises qu'il put rejoindre sans accident.

Accueilli joie par ses camarades qui le croyaient mort, il voulut offrir lui-même sa mitrailleuse au capitaine.

"Eh bien! d'où viens-tu? lui demanda celui-ci.

—Ji viens t'apporter oune cadeau, cit oune mitrailleuse.

—C'est toi qui a pris cette pièce?

—Oui, ma capitaine, y en a bon! deux autres mitrailleuses y a sauté, boum! boum!

Il raconta son expédition dans son langage pittoresque aux officiers et soldats réunis autour de lui et surpris d'un courage si calme et d'un si grand sang-froid.

"Ti content, ma capitaine?

—Oui mon brave Tayeb, tu seras nommé caporal et, puisque tu m'as donné une mitrailleuse, je te donnerai le ruban jaune."

Le tirailleur est transporté de joie, mais il n'est pas absolument satisfait.

"Y a bon! répète-il, mais je veux encore apporter l'autre mitrailleuse."

XII.—LE DRAME DU MOULIN

Un détachement de tirailleurs algériens était posté aux environs de Charleroi, à l'orée d'un petit bois, près du village de M... Le commandant occupait une cabane de bûcheron, à demi démolie par les obus, mais où se trouvait encore une pièce qui pouvait l'abriter contre la pluie.

Un soir, son ordonnance vint lui annoncer qu'un paysan demandait à lui parler.

"Amenez-le, ordonna-t-il.

Il vit entrer un vieillard qui, malgré ses rides et ses cheveux blancs, paraissait encore solide et dont les traits étaient pleins d'énergie.

"Que désirez-vous? demanda l'officier.

—Mon commandant, répondit le paysan, je suis le propriétaire du moulin de M...

—Ce moulin situé sur le coteau qui nous sépare du village?

—Oui, mon commandant.

—Eh bien?

—Ce matin, les Allemands ont amené dans mon moulin plusieurs voitures chargées de munitions! rien n'y manque: tonneaux de poudre, caissons, bombes, obus, mitrailleuses. Je connais assez bien l'allemand; j'ai entendu les soldats parler d'une attaque projetée contre les lignes françaises.

—Mais comment avez-vous pu quitter votre moulin et traverser les lignes allemandes, pour venir jusqu'ici?

—Les Boches m'avaient défendu, sous peine de mort, de quitter le moulin, mais des officiers sont arrivés cet après-midi et se sont installés dans mon logement. J'ai pu savoir qu'il y avait parmi eux un général et plusieurs chefs importants. "Il faut préparer pour ce soir un repas convenable, m'a dit un des officiers, vous avez ici ce qu'il faut: des poulets, des œufs, des légumes, des fruits. Mais, répondis-je vos soldats ont déjà tout pillé!" "Pas d'observation, repartit l'officier, si le repas n'est pas prêt pour la chute du jour vous serez fusillé. Alors, dis-je, qu'on me laisse sortir librement pour préparer ce dîner. Vous avez toute liberté d'aller et venir dans votre propriété, vous n'avez d'ailleurs qu'à nous fournir le nécessaire, nos cuisiniers se chargent de préparer et de servir le repas."

"C'est tout ce que je désirais, continua le meunier; je dis à mon garçon meunier et à ma servante de quitter le moulin et de se retirer au village; je résolus en même temps de m'échapper et de venir vous prévenir."

Quand le vieillard eut fini de parler le commandant lui serra la main.

"Vous avez bien agi, lui dit-il, merci! les officiers allemands resteront-ils toute la nuit dans votre moulin?

—Sûrement, répondit le meunier; pour les retenir chez moi, j'ai fait préparer des chambres; ils ont du vin et de l'eau-de-vie en abondance. Ils passeront la nuit à boire: il serait facile de les surprendre. Je n'ai qu'un désir, c'est de les voir ensevelis sous les ruines de mon moulin!

—Mais il faudrait, pour surprendre les Allemands, arriver jusqu'au moulin et certainement il est bien gardé.

—Oui, il y a des troupes campées tout près et des sentinelles placées tout autour, mais je connais les chemins et on peut réussir en agissant dans le plus grand secret."

Le commandant réflechit un instant.

"C'est bien, répondit-il, mon projet est arrêté. Vous pourriez alors guider mes soldats?

—Je suis prêt à le faire; avec beaucoup de prudence, dans une heure, nous serions au moulin.

—Attendez un instant."

Le commandant appela le soldat de garde.

"Allez dire au sergent Salem que je l'attends tout de suite."

Quelques minutes plus tard le sergent était devant son chef.

C'était un Algérien de haute taille, d'une figure ouverte et sympathique; son œil vif et intelligent était le reflet d'une âme énergique. Il se tint debout devant le commandant, la main largement ouverte, à la hauteur de sa chéchia.

"Salem, lui dit l'officier, il se présente une occasion de montrer encore ton courage et ton adresse.

—Y en a bon! mon commandant.

—Tu vas prendre quatre tirailleurs avec toi et tu suivras le guide que voici.

—Oui, mon commandant.

—Il vous conduira jusqu'au moulin qui est sur le coteau voisin, près du village occupé par les Allemands.

—Ji connais li moulin, mon commandant.

—Oui, mais il faut aller en silence, car il y a des Boches campés là-bas et des sentinelles qui gardent le moulin.

—Li tiraillors passer comme des chats, sois tranquille, mon commandant.

—En bas du moulin, il y a des munitions, de la poudre, des bombes; dans les chambres du haut, des officiers allemands sont réunis pour passer la nuit. Tu prendras des cartouches de dynamite, des mèches et tu feras sauter le moulin.

—Ça c'est dit, mon commandant."

L'officier donna alors à Salem des instructions et des conseils détaillés sur la façon dont il devait remplir sa mission et lui serra la main en disant:

"Maintenant, je compte sur toi, tu peux aller."

Le sergent prit avec lui quatre hommes dont il était sûr; il se munit des cartouches et des mèches nécessaires et dit au meunier:

"Nous prêts à partir avec toi."

Ils atteignirent bientôt le bois dont ils suivirent la lisière jusqu'à une centaine de mètres du moulin. Là le meunier dit au sergent:

"Voulez-vous m'attendre un instant? Je connais un sentier détourné, je vais voir s'il est libre et si les Boches sont toujours chez moi."

Il se glissa à travers une haie qui séparait le jardin du bois et constata que le passage, qui n'était pas gardé à son départ, était surveillé par une sentinelle. Cependant, il put éviter celle-ci et pénétrer dans le cellier. Aller plus loin, c'était s'exposer à tomber entre les mains des Allemands. Il s'arrêta, entendit les cris, les chants des convives qui continuaient à boire dans les pièces du dessus. Il s'assura que la porte de la grange où étaient les munitions et qui donnait sur le jardin était ouverte; puis, échappant de nouveau à la sentinelle, il revint auprès des tirailleurs.

"Ça va bien, dit-il au sergent, les Boches sont toujours là; ils boivent, ils chantent, les munitions sont dans la grange dont la porte est ouverte.

—Allons! dit Salem.

—Seulement, il y a une sentinelle dans le jardin, près du bâtiment.

—Aja!

—J'ai pu l'éviter, mais, si elle entend le moindre bruit, elle donnera le signal et tout sera perdu.

—Oui! il faut enfiler le Proussien à la baïonnetet, ça pas faire de bruit. Ti viens, Sadok, ajoute-t-il, en s'adressant à l'un des tirailleurs; prends li cartouches et li mèches; y en a bon! Attendez-moi ici, camarades, ji reviens tout de souite."

Salem ôte sa baïonnette de son fusil pour s'en servir comme d'un poignard et, suivi de Sadok et du meunier, il traverse la haie. Ils entrent dans le jardin et s'approchent, en rampant, de la sentinelle. Soudain Salem s'élance sur l'Allemand et l'étend mort d'un coup de baïonnette au cœur. Aucun cri n'avait pu faire soupçonner le drame qui venait de se passer. Les officiers faisaient grand bruit au premier etage. Cependant il fallait se hâter, car des soldats pouvaient venir dans le jardin ou dans les sous-sols du moulin. Le meunier ouvrit la porte de la grange; Salem et Sadok placèrent leurs cartouches sous les caissons et les tonneaux de poudre et mirent le feu à la mèche.

—Vite, sortons d'ici!" commanda le sergent.

Tous trois s'échappèrent à travers le jardin et rejoignirent les tirailleurs qui attendaient dans le bois.

"En route, camarades, la mitraille va tomb'i!"

Ils reprirent rapidement le chemin du camp français, mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'un fracas épouvantable ébranla les airs, des flammes jaillirent à une grande hauteur et éclairèrent subitement les alentours d'une lueur sinistre.

Le moulin, avec les Allemands qui l'occupaient, était néanti.

Quand les Sénégalais rentrèrent au camp, ils furent félicités chaudement par le commandant qui embrassa Salem en lui annonçant qu'il allait avoir la médaille militaire.

N'oublions pas le dévouement sublime du meunier de M... qui n'a pas hésité à sacrifier sa fortune pour empêcher les ennemis de surprendre notre armée. Son patriotisme héroïque mérite notre admiration.

XIII.—PRENDS MON SAC

Un turco, après avoir reçu plusieurs blessures, avait fait prisonnier un officier allemand.

"Donne toutes tes armes," lui dit-il.

Le Boche livra de mauvaise grâce son revolver et son sabre, mais l'Africain roulait des yeux si terribles qu'il dut s'exécuter sans retard.

"Maintenant, marche en avant," cria le turco.

L'officier allemand, furieux d'être traité avec tant de désinvolture par un noir, se révolta.

"Chien de nègre, s'écria-t-il, n'oublie pas que tu parles à un officier de l'armée allemande! Un beau jour, tu seras pris et tu seras pendu, toi et tes semblables."

Le turco, dans un premier mouvement de colère, leva son fusil pour abattre ce Boche insolent, mais tout à coup une idée lui passa par la cervelle.

"Prends mon sac, dit-il à l'officier, et tout mon fourniment, toi porter tout ça jusqu'au camp.

—Non, répondit l'officier, ecumant de rage.

—Alors, moi tuer toi, pour avoir appelé moi chien de nègre."

Il allait transpercer le prisonnier qui céda devant la pointe aiguë de la baïonnette et prit toute la charge du turco. Pour mieux marquer son mépris, celui-ci le coiffa de sa gamelle et c'est ainsi que, triomphant, il amena l'Allemand devant son capitaine et ses camarades qui lui firent une ovation bien méritée.

XIV.—ENERGIE STUPEFIANTE

Dans un des combats les plus violents du nord de la France, les tirailleurs algériens se battaient avec une bravoure admirable. L'un d'eux, Mohammed-Ben-Saïd, fut atteint au ventre d'une terrible blessure et dut se retirer du champ de bataille

Peu de temps après, un officier du régiment aperçut le blessé qui, assis au pied d'un arbre, la figure contractée par la souffrance, et les dents serrées, semblait occupé à un travail mystérieux.

"Que fais-tu, Ben-Saïd? demanda l'officier.

—Ti vois, mon lieutenant, moi recoudre...

—Que peux-tu recoudre, en ce moment?

—Li Boche, il a coupé li ventre à moi, et moi recoudre la peau..."

L'officier s'approcha du blessé et vit que celui-ci, avec une forte aiguille et du gros fil, cherchait à rapprocher les bords de la plaie béante que le sabre ennemi lui avait faite au ventre.

"Y en a bon, ajouta le turco, moi guérir vite et tuer encore li mauvais Boches."

Le lieutenant le fit transporter aussitôt à l'ambulance où il reçut les soins nécessaires. Mais que penser de soldats capables de supporter de telles souffrances? Les Allemands

XV.—PRISE D'UNE MITRAILLEUSE

"Vous voyez cette colline, avait dit le colonel au capitaine d'une section de Sénégalais, sa possession est pour nous d'une grande importance; allez, avec vos hommes, garder le chemin qui conduit au sommet et défendez-en l'accès à tout prix.

—Bien, mon colonel, aucun ennemi ne passera, tant que nous serons là."

Il partit avec une compagnie d'infanterie et la section de Sénégalais et s'établit sur le chemin au pied de la colline. Mais celle-ci avait déjà été tournée en secret par les Allemands qui avaient placé, à mi-côté, un détachement de dragons avec une mitrailleuse.

"Laissez venir les Français, disaient les officiers boches, dès qu'ils seront installés, notre mitrailleuse les anéantira tous sans difficulté."

Lorsque le capitaine français et ses soldats eurent pris leurs positions sur le chemin, la mitrailleuse commença à lancer sur eux une pluie de balles qui décima la compagnie.

"Il faut enlever cette mitrailleuse," dit le capitaine.

Un sous-officier sénégalais, nommé Ali, s'offrit pour aller avec quelques-uns de ses hommes s'emparer du terrible engin.

"Nous allons faire le tour de la colline, expliqua-t-il, et prendre les ennemis par derrière.

—C'est une excellente manœuvre, répondit le capitaine qui connaissait l'adresse et le courage de ce sous-officier; allez, je vais détourner l'attention de l'ennemi en l'attaquant de mon côté."

Ali prit avec lui dix-sept Sénégalais; ils se glissèrent dans les herbes, derrière les buissons, profitant du moindre pli de terrain pour se dérober à la vue des dragons allemands. Ils arrivèrent ainsi derrière l'escadron ennemi.

"En avant!" commanda Ali.

Les Sénégalais surgirent du sol, poussant des hurlements terribles et se ruèrent sur les Boches, baïonnette en avant. Ceux-ci, stupéfaits de cette attaque imprévue, et se croyant cernés, s'enfuirent en désordre, abandonnant la mitrailleuse. Pendant ce temps, le capitaine les attaquait de front avec ses autres Sénégalais. La déroute fut complète.

Les dix-huit braves furent chargés de présenter au colonel la mitrailleuse si vaillamment conquise.

Vous pensez avec quel enthousiasme ils furent reçus.

FIN

CUNARD

Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

EN 6 JOURS
TOUS LES MARDIS
MAURETANIA AQUITANIA
BERENGARIA
CUNARD LINE
303 St. Charles St.
New Orleans La.

UNE PETITE ROSSE

Vous avez vu jouer Jenny Mousse. C'est la plus délicieuse, la plus délicate ingénue que je sache. On n'en fait plus comme ça. Elle seule est encore capable de jouer les jeunes filles de l'ancien répertoire. Elle sait baisser les yeux, elle sait rougir: grâces lointaines! Vous vous rappelez les vers de Musset:

Un soir, nous étions seuls, j'étais près d'elle.
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main...

Il m'en souvient toujours quand je vois au théâtre Jenny Mousse. Avec quelle pudeur elle écoute le jeune premier lui avouer son amour! Avec quelle délicatesse elle se penche sur son vieux père! Avec quelle décence elle accepte d'être épousée! Sa voix est une caresse. Ses gestes sont une harmonie légère. C'est un être, visiblement, d'une sensibilité exquise.

Oui: au théâtre. Au théâtre! Car, à la ville, Jenny Mousse est le plus joli petit chameau qui soit. Ah! il faut que vous me passiez le mot, je n'en trouverais pas de plus exact. Je parie volontiers que la plus rosse des petites femmes que vous pouvez connaître n'est auprès de Jenny qu'une charmante enfant. Ah! c'est difficile à croire, je sais bien, parce que vous n'avez jamais vu Jenny que sur scène, où elle dit, de sa voix mélodieuse, des paroles d'une douceur parfaite. Mais c'est la vérité pure. Et comme je ne veux pas être, moi, taxé de malveillance, je vais vous en fournir la preuve sur-le-champ.

Jenny a beaucoup de bonnes amies qu'elle déteste de tout son cœur. Mais la meilleure de toutes—c'est-à-dire celle qu'elle déteste le mieux—c'est assurément Rita Jouvard. Vous avez aussi vu jouer Rita Jouvard. Quelle amusante fantaisiste, n'est-ce pas? Croyez-vous qu'elle était drôle dans Un coup de polochon! Et dans Une femme à poigne, donc! Je ne crois pas qu'elle soit mauvaise fille, elle; mais je la connais trop peu pour en parler. Tout ce que je sais, c'est que Jenny et elle sont les plus belles camarades du monde. On s'embrasse à gros éclats; quand on se rencontre, ce sont des: "Bonjour, mon petit chou!...—Comme tu es belle, ma Rita!..." à n'en plus finir; on sort ensemble; on dîne ensemble; la grande amitié, quoi!...

Et voici maintenant ce que Jenny Mousse a fait à sa grande amie Rita.

Notez bien que Jenny n'a aucune raison particulière de se venger de l'autre. Elle n'a contre elle que ces griefs vagues qui suffisent parfaitement à une inimitié féminine. Si Rita a beaucoup de succès au théâtre, elle ne gêne pas Jenny qui ne joue pas les mêmes rôles, mais il suffit peut-être qu'elle ait du succès... Si Rita est largement entretenue par un vieux monsieur très riche, elle ne gêne pas Jenny qui est aussi largement entretenue par un autre vieux monsieur qui est aussi riche, mais il suffit peut-être qu'elle soit largement entretenue... Que voulez-vous? il y a des gens très heureux qui n'aiment pas le bonheur des autres.

Alors, mon Dieu, voici. Rita a télégraphié ce matin à Jenny—comme tous les jours; de grandes amies ont toujours quelque chose à se téléphoner—elle lui a dit:

—C'est ce soir la générale de Oui ou non, veux-tu aller te promener au Bois, ce matin? J'ai un trac fou, ma Jenny! Tu penses! Un rôle merveilleux. Mais écrasant. On l'a fait pour moi, mais il faut que je me donne toute! En scène du commencement à la fin. Et il va me falloir un entrain, un brio, une gaieté! J'ai le trac. Heureusement que je ne suis pas de mauvaise humeur en ce moment!... Tu viens ce soir, hein! ma chérie? Je compte sur toi pour un petit bravo aux bons endroits.

Jenny a répondu:

—Tu peux y compter. Et je suis sans crainte: tu vas avoir un succès fou, ma Rita.

Et, en répondant cela, elle pensait:

—Ce serait rigolo si, au moment d'entrer en scène, Rita apprenait une bonne mauvaise nouvelle! Impressionnable comme elle est! Il serait joli son brio alors!

Avais-je raison de vous dire que la douce Jenny est un petit chameau? En tout cas, je suis sûr que vous allez me donner raison maintenant: car Jenny ne se contente pas d'une mauvaise pensée, la voilà qui glisse peu à peu vers une mauvaise action.

Mais oui! Cette fâcheuse nouvelle, on ne peut pas espérer que le hasard va la faire tomber juste ce soir, cinq minutes avant le premier acte de Oui ou non, veux-tu aller te promener au Bois, ce matin? Ce serait trop beau. Mais voyons, à la rigueur... est-ce qu'on ne pourrait pas l'inventer?...

Vous verriez Jenny Mousse en ce moment, vous l'adoreriez: elle a un sourire angélique. C'est qu'elle vient de trouver.

Elle a réfléchi. A quoi Rita tient-elle le plus au monde? C'est tout simple: au vieux monsieur très riche qui l'entretient largement. S'il venait à lui manquer, elle en trouverait d'autres certes, mais peut-être pas tout de suite et peut-être pas sans peine. Les messieurs très riches qui entretiennent des femmes de théâtre ne sont qu'un petit nombre d'abord, déjà en mains ensuite, et en des mains qui ne les lâcheront pas aisément. On les en tire, bien sûr quand on est adroite, mais c'est un travail, et puis qui demande du temps. Oui, oui, si M. Vabeux, vieux monsieur très riche qui pourvoit au luxe de Rita, venait à lui faire brusquement défaut, elle en piquerait au moins une petite crise de nerfs.

Le sourire de Jenny devient divin. C'est que le hasard l'aide: M. Vabeux, très fatigué depuis quelque temps—72 ans—est en... comment dit-on?... en villégiature dans une maison de santé du côté de la Malmaison...

Le reste va de soi. A six heures, Jenny transportée à la Malmaison en taxi, écrivait—de la main gauche—à la poste du lieu une dépêche ainsi conçue: "Rita Jouvard, Théâtre Fantaisies, Paris.— Vabeux décédé subitement."

Si, après cela, vous ne trouvez pas que Jenny est le petit chameau que je vous ai dit, je m'incline!

A huit heures et demie, souriante, frêle, délicate—un amour!—elle prenait place dans sa loge, au théâtre des Fantaisies. Les trois coups. Est-ce que le régisseur ne va pas faire une annonce? Non. Le rideau se lève et Rita est en scène. La lorgnette de Jenny la scrute: est-elle pâle? On ne peut rien voir sous ce maquilage! En tout cas elle joue.—Elle joue bien. Elle n'a jamais si bien joué! Au premier acte elle est déjà pleine d'entrain; au deuxième elle est étourdissante de fantaisie, de verve et de gaiété.

Alors Jenny, la rage au cœur, va l'embrasser dans sa loge. Et Rita lui dit:

—Ah! ma petite Jenny! J'ai bien joué, hein? C'est que, en arrivant au théâtre, j'ai trouvé une dépêche qui m'a... oh! nous sommes entre amies, je peux bien te l'avouer!... qui m'a flanqué un rude entrain: me voilà libre, Vabeux est mort, et comme je le prévoyais depuis quelque temps, hier, mon petit, hier, j'avais été le voir à la Malmaison et je lui avais fait signer un testament en ma faveur!...—Andre Birabeau.

Les Porphyres Brules

—Hardi, les enfants! voilà le sommet!

—Encore un coup de reins et nous y sommes!

Les voix se croisaient sous bois et résonnaient dans l'air sec et glacé d'un pur matin d'hiver vosgien. La neige en tapis couvrait le haut de la montagne, grande courbe allongée et fière comme une houle de l'océan Indien. Le versant oriental dévalait sur la plaine alsacienne, toute embuée des vapeurs de l'aube frissonnante: et la surface blanche du sol était, çà et là, trouée de blocs aigus, noirs ou rougeâtres, poreux et brillants. Sur la pente ouest, c'était la forêt, descendant vers un petit col, et se relevant tout de suite jusqu'à une montagne, haute, étincelante, découronnée de ses futaies par le tir des artilleries.

Du fourré tout raidi de givre soudain surgirent, courant presque au ras du sol, les soldats bleus, l'œil hardi, les dents découvertes, fureteurs, humant, dans l'air matinal, l'ennemi tout à l'heure en déroute et maintenant disparu.

Tous ensemble, conduits par un grand sergent jeune, blond et clair, de qui une balafre sanglante déchirait la joue, quinze à vingt soldats sautèrent sur le sommet, et s'y arrêtèrent en soufflant. Puis ce fut un lieutenant d'infanterie, puis d'autres hommes bleus, et un officier d'artillerie, qui portait le brassard des mitrailleurs.

—Enfin! dit l'officier bleu tout haletant. Ça y est! et les camarades de là-haut doivent être contents!

—Faisons-leur signe, dit l'artilleur. A toi, clairon, sonne au Vieil Armand!

L'homme, le pavillon de cuivre tourné au nord, sonna quelque gaillarde casquette: et tout en haut de la crête neigeuse et déboisée de la célèbre montagne, de petites silhouettes noires s'agitèrent, brandissant des fanions minuscules, et une sonnerie grêle répondit à travers l'atmosphère légère et diaphane.

—Une grand'garde en avancée! commanda l'officier bleu. Et la pause, vous autres! vous l'avez bien gagnée.

Et se tournant vers le sergent au teint de fille blonde qui étanchait le sang jailli de sa joue sous la pointe d'une baïonnette boche:

—C'est bien le Hirzenstein? pas, Muller?

L'interpellé fit de la tête un signe affirmatif, et, pâle et muet, s'assit sur un bloc de pierre noircie.

—Pas gai, ce matin, votre Alsacien, dit l'artilleur. Pourtant nous le ramenons chez lui.

—C'est peut-être pour cela, murmura le lieutenant.

Et, se promenant en avant de la ligne, et montrant du bout de sa cravache les pierres noires et brillantes:

—Drôles de cailloux. Des porphyres calcinés? Un ancien cratère?

—Ou des éboulis volcaniques?

—Ou une enceinte vitrifiée, comme en Ecosse?

—Ou quelque verrerie préhistorique. Tu sais cela, Muller?

L'officier, en se retournant, vit Muller assis sur sa pierre, l'œil fixé sur un point du brouillard léger qui cachait encore la plaine.

—Non, mon lieutenant, dit-il d'une voix un peu lointaine. Rien de tout cela. Ce sont les feux.

—Les feux?

—Oui; du 24 juin. Ici, c'est le Hirzenstein. Tous les ans, aux feux de la Saint-Jean, allumés sur les pierres du sommet par les sapins pris à la montagne, le Sundgau célèbre les fiançailles de ses forts garçons et de ses belles filles. Toute notre histoire le dit: et c'est ainsi tout au long des siècles, depuis notre duc Etichon, qui s'appelait vraiment Atticus, et était patricien de Rome: du moins nos grands-pères nous l'ont raconté. Dès le lever de la lune d'été, les feux jaillissaient de la forêt: aux premières étoiles, jeunes gens et jeunes filles échangeaient leurs serments. Et quand ils avaient fini de dire leurs promesses, ils se piquaient d'une fine aiguille, et buvaient la goutte de sang qui leur perlait aux doigts. Tel était l'engagement sacré. Et c'étaient ensuite des chants et des rondes, et des longs festins jusqu'au jour. Pendant tout ce temps, les feux brûlaient, alimentés par la forêt inépuisable. C'était mauvais présage s'ils s'éteignaient. Voilà pourquoi les porphyres rouges et lourds de la montagne sont devenus légers, poreux et noirs. Chacune de ces innombrables pierres est un témoin d'âmes promises et de paroles tenues. Car nous autres Alsaciens, nous gardons jusqu'au bout la foi que nous avons jurée.

—Jolie légende, fit l'artilleur. Et ça a duré longtemps, cette coutume?

—Elle a duré toujours, dit le sergent. Je suis venu ici pour mon compte. Et j'y ai juré.

La brume se levait lentement. On voyait, au pied du Hirzenstein, le bourg thermal de Wattwiller, et, plus au nord, le château d'Ollwiller, et plus au sud, la petite ville de Cernay, hérissée de tranchées et de fils de fer, et, à l'horizon, un paquet de nuages épais et bas, sous lesquels était caché Mulhouse.

—Oui, reprit le sergent Muller d'une voix blanche. J'y suis venu, il y a deux ans, avec Elisabeth, Lischen, comme nous disons, la plus jeune des filles du fermier d'Ollwiller... près du château, oui, là... les ruines. Nous sommes montés ici ensemble, et nous avons fait le serment aux étoiles sur une de ces pierres-ci, pendant que les grands feux brûlaient. Nous devions nous épouser cette année. Et puis la guerre est venue. J'ai passé la frontière pour ne pas servir les Boches, et je me suis engagé à Belfort. Et me voilà. Les Boches l'ont su. Ils sont venus à la ferme: vous voyez bien, n'est-ce pas? qu'ils sont venus. Ils ont assassiné les vieux; ils ont emmené Lischen; et ils ont... Ah! les cochons! et puis ils l'ont tuée... et ils ont mis le feu partout. Voilà ce qu'ils ont fait.

Et le sergent Muller, le regard toujours fixé sur le même point de la plaine, mit son mouchoir sur sa figure. On ne savait si c'était pour le sang de sa joue ou pour les larmes de ses yeux.

Les soldats, frémissants, se taisaient.

—Mon pauvre grand! fit le lieutenant, en mettant les mains aux épaules de Muller.

Mais l'artilleur s'approcha du sergent tout courbé, et, lui montrant la plaine, où se levait un grand coup de lumière:

—La maison est détruite, et Lischen est morte, dit-il. Oui, mais l'Alsace est vivante. Et, à nouveau, sur les porphyres brûlés, ton sang coule. Lève-toi Muller, et refais ton serment.—Albert de Pouvourville.

POUR RIRE

Pourquoi ne faut-il pas mettre un œuf à la coque dans un endroit fermé? Parce qu'il est tout frais (étoufferait).

Dans quelle église de Paris peut-on trouver une grande quantité de laine? A la Madeleine (l'amas de laine).

Qui est ce qui pousse tous les matins et tombe tous les soirs sans souffrance? Les faux cheveux et les fausses dents.

Pourquoi ne faut-il pas jouer aux cartes avec un enrhumé? Parce qu'il a la toux (l'atout.)

Je me promène souvent et pourtant je n'ai ni jambes, ni corps, ni bras, ni tête. Qui suis-je? (Le chapeau.)

Que nous représente un oiseau sur une branche d'arbre? Un porte-plume sur un portefeuille.

LA TRAGEDIE

L'autre jour un monsieur est tombé à l'eau et a été sauvé par une jeune fille. Le jeune homme a attrapé une pneumonie mais il en est revenu. Le plus triste de la chose c'est que la jeune fille a épousé le jeune homme.

LE SINGE POLICIER

EXTRAORDINAIRE EXPLOIT DE CALEB

Les époux Malateste, retour d'Amérique du sud, louaient dernièrement un confortable appartement meublé, rue Saint-Dominique, à Paris.

Parmi beaucoup d'objets exotiques, ils rapportaient un singe de petite taille, appelé Caleb, qui fit bientôt la joie de la maison.

On le trouvait partout, ce singe. Il surgissait des armoires, rentrait par les fenêtres, exécutait mille tours sur la rampe de l'escalier.

Récemment, en rentrant chez eux, vers onze heures du soir, les époux Malateste trouvèrent ouverte la porte de leur appartement. Avec mille précautions, ils entrèrent et constatèrent qu'il régnait un certain désordre. Mais où était donc Caleb?

Ils le découvrirent à la porte d'un réduit formé à clef.

Dès que le singe aperçut ses maîtres, il manifesta la joie la plus vive, puis il prit M. Malateste par la main et le conduisit devant la porte du réduit, et exécuta ensuite mille cabrioles.

—Mais cet animal est devenu fou! s'écria Mme Malateste.

Caleb n'était pas fou et son maître s'en rendit compte sur l'heure, car, ayant deviné qu'il était manifeste que le singe essayait d'attirer l'attention sur le réduit fermé, M. Malateste saisit un revolver, puis, brusquement, ouvrit la porte. Il aperçut deux bras en l'air et entendit une voix crier: "Ne tirez pas!"

Un malfaiteur, en train de cambrioler le cabinet noir renfermant les vêtements, avait été surpris par le singe, qui l'avait enfermé.

L'intelligent animal montait la garde devant le réduit attendant ses maîtres.

Il est inutile d'ajouter que le malandrin fut remis aux agents.

PUISQUE J'AI MIS MES LEVRES

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas! voilé toujours;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours;

Je puis maintenant dire aux rapides années:
"Passez! passez toujours, je n'ai plus à vieillir!
Allez-vous en avec vos fleurs toutes fanées;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir!

"Votre aile en le heurtant ne fera rien répondre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre!
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli!"

—VICTOR HUGO.

—Si l'homme s'excuse,
Dieu l'excuse;
Si l'homme s'accuse,
Dieu l'accuse;
(Saint François de Sales).

Se Sentait Fatiguee Tout le Temps

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes.

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui.

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres.

"Je pouvais à peine me traîner—épuisée, toujours fatiguée.

"C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera.

Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui faisait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.